

Franz Kafka « champion d'une épistolarité désenchantée » ?

Épistolaire et altérité chez Kafka

Franz Kafka, ein „Meister des entzauberten Briefes“?

Franz Kafka's correspondence: ambiguous relationship with otherness

Florence Bancaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/698>

DOI : 10.4000/ceg.698

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2016

Pagination : 171-182

ISBN : 979-10-320-0087-8

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Florence Bancaud, « Franz Kafka « champion d'une épistolarité désenchantée » ? », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 71 | 2016, mis en ligne le 18 mai 2018, consulté le 27 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/698> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.698>

Tous droits réservés

Franz Kafka « champion d'une épistolarité désenchantée¹ »?

Épistolaire et altérité chez Kafka

Florence BANCAUD

Aix-Marseille Université, ECHANGES

Toute lettre constitue un objet sémiotique singulier qui tisse une relation particulière avec autrui; si la communication orale « a lieu en situation partagée », présente un caractère improvisé et implique à la fois allocution à un destinataire précis, interlocution entre émetteur et récepteur et interaction des différents protagonistes, la communication épistolaire utilise, elle, le canal écrit, excluant les indicateurs et « signes mimo-gestuels »; elle se caractérise par son caractère prémédité et le fait qu'elle se déroule en « situation non partagée² », dans un cadre spatio-temporel distinct pour l'émetteur et le récepteur, mais afin de combler la distance entre ces derniers. Elle en produit ainsi, malgré sa nature fondamentalement monologale, un « effet de présence³ » et sinon une véritable interaction, du moins une interpellation d'autrui via la salutation, les formules appellatives, les interrogations sur la santé, les sentiments, ou encore via les remerciements, reproches, excuses, justifications ou déclarations faites au destinataire :

On écrit *parce qu'on est séparés*, en même temps que *pour créer l'illusion qu'on est ensemble*; du fait de l'existence de ce fossé, et pour tenter de le combler⁴.

Dans le cas de Kafka, la communication épistolaire noue un rapport ambigu à l'altérité: s'il écrit pour maintenir le contact avec autrui, c'est parfois aussi pour le maintenir à distance, voire pour le neutraliser et pour tenter d'échapper à sa loi. Si l'échange épistolaire lui permet de faire éclater sa voix singulière, voire lui garantit paradoxalement la solitude propice à la création, il constitue aussi souvent un des modes privilégiés de dialogue et de communication de valeurs qui lui permet se résoudre des « conflits d'idées ou d'influences », notamment pour initier la lutte contre le principe d'autorité, qui traverse et structure toute son œuvre.

1. Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, PUF (coll. « Écriture »), 2002, p. 18.

2. Catherine Kerbrat-Orecchioni, « L'interaction épistolaire », in Jürgen Siess (dir.), *La lettre entre réel et fiction*, Paris, Sedes, 1998, p. 16-17.

3. *Ibid.*, p. 17.

4. *Ibid.*, p. 17, (c'est l'auteur qui souligne).

L'épistolaire comme mise à distance de l'altérité féminine

La correspondance amoureuse de Kafka noue un rapport bien spécifique avec l'altérité absolue que représente la femme aimée. Ruth Amossy rappelle très justement qu'elle emprunte au discours amoureux ses formes et thèmes traditionnels : « déclaration, séduction, sollicitation, querelle, refus, rupture⁵... » ; mais l'interaction amoureuse « se réalise à travers la construction d'une image de soi et de l'autre appropriées aux buts spécifiques de l'échange épistolaire [...]. La figure de l'épistolier se met en place à partir de ce qu'il dit de sa propre personne, mais aussi et plus encore par les modalités de son dire », construisant ainsi son *ethos*, sa posture propre, par rapport à « l'*ethos* préalable⁶ », l'image préexistante que l'allocataire se fait *a priori* de lui et que le destinataire tente tantôt de conforter, tantôt de nuancer ou de corriger. Ainsi la lettre noue-t-elle un rapport de dépendance entre image de soi et de l'autre particulièrement ambigu dans le cas de Kafka, dont la lettre de février 1913 à son impossible fiancée, Felice Bauer, résume bien la dépendance tant que le désenchantement épistolaire :

[Es ist] kein Grund zu finden, warum wir einander nicht immerfort schreiben und näher zusammenrücken sollten um Himmels willen, bis wir ganz beieinander wären, der eine in des andern Armen. Aber das geschieht nicht und so reisst es nur an einem⁷.

Vincent Kaufmann⁸ souligne toute l'équivoque qui naît de fait de la correspondance amoureuse de Kafka : « Au départ il y a quelque chose de magique dans la lettre. Elle fait miroiter l'imminence d'une réunion⁹ » ; mais « les mots creusent la distance, ils se vident de leur sens avant de parvenir à destination¹⁰ ». De fait, la lettre ne saurait se substituer à la caresse, au regard, à la rencontre physique avec l'être aimé : « Comment peut-on vouloir retenir un être avec des mots écrits¹¹ ? » écrit Kafka à Felice Bauer le 21 novembre 1912. La lettre est « commerce avec des fantômes, non seulement avec celui du destinataire, mais encore avec le sien propre », affirme-t-il en 1922 à Milena, ajoutant : « Comment a pu naître l'idée

5. Ruth Amossy, « La lettre d'amour, du réel au fictionnel », in Siess, *La lettre entre réel et fiction*, p. 73.

6. *Ibid.*, p. 75-77.

7. Le titre complet de l'édition Fischer est: Kafka, *Briefe an Felice und andere Korrespondenz aus der Verlobungszeit*, hrsg. von Erich Heller und Jürgen Born, Frankfurt a.M., Fischer, 1993. Ici *Briefe an Felice* vom 5. zum 6.2. 1913, p. 285-286 / Lettre à Felice, du 5 au 6 février 1913, *Œuvres Complètes IV*, trad. Jean-Pierre Danès, Claude David, Marthe Robert et Alexandre Vialatte, édition Claude David, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de La Pléiade »), 1989, p. 274-275 : « Il n'y a pas de raison pour que nous ne nous écrivions pas continuellement et qu'ainsi, pour l'amour du ciel, nous puissions nous rapprocher jusqu'à être tout près l'un de l'autre, dans les bras l'un de l'autre. Mais ce n'est pas le cas, et de la sorte cela ne fait que vous déchirer. »

8. Vincent Kaufmann, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990.

9. *Ibid.*, p. 13.

10. *Ibid.*, p. 16.

11. Kafka, *Briefe an Felice*, 20-21.11.1912, p. 107 : « Wie kann man einen Menschen mit blossen geschriebenen Worten halten wollen » / lettre à Felice, 20-21 novembre 1912, *Œuvres Complètes IV*, p. 71.

que des lettres donneraient aux hommes le moyen de communiquer?¹²». Et dès 1907, il confessait à son amante Hedwig Weiler : « Comme on tire peu de choses d'une rencontre épistolaire, c'est comme si deux personnes séparées par une mer pataugeaient sur le rivage¹³. »

Il semble donc que, loin de rapprocher les amants, la lettre « éloigne de tout lieu », « vide l'espace de tout ce qui le rendrait partageable¹⁴ » ; tout se passe en effet pour Kafka « comme si le passage à la fiction exigeait un geste extrêmement cruel à la fois de convocation et de révocation d'un autre, comme s'il fallait un autre à perdre, à mettre à distance pour que dans l'espace ainsi créé apparaisse la fiction¹⁵. » Comme Rilke, Flaubert ou Proust, Kafka écrit « pour faire le vide, pour faire émerger un espace singulier¹⁶ », un « non-lieu » où puisse œuvrer l'écrivain et naître la fiction.

L'épistolaire comme accès à soi-même par le dialogue avec autrui

Si elle peut maintenir l'autre à distance, la lettre permet aussi à Kafka de se saisir en se confiant à autrui, en se mettant en scène devant lui et en lui transmettant ses convictions¹⁷, devenant ainsi un « espace partageable », particulièrement avec ses amis proches dont il sollicite la réponse et le soutien et auxquels il confesse sa dépendance affective et intellectuelle. C'est ainsi qu'il écrit dès 1903 à son vieil ami Oskar Pollak¹⁸ qu'à une voix intérieure qui lui dit : « Tu ne feras rien sans les autres », il répond : « Vivre en ermite est répugnant¹⁹ » ; Kafka conclut ensuite sa lettre sur ces mots :

12. Kafka, *Briefe an Milena*, Ende März 1922, hrsg. von Jürgen Born und Michael Müller, Frankfurt a.M., Insel, p. 302 : « Es ist ja ein Verkehr mit Gespenstern und zwar nicht nur mit dem Gespenst des Adressaten, sondern auch mit dem eigenen Gespenst [...]. Wie kam man nur auf den Gedanken, dass Menschen durch Briefe mit einander verkehren können ! » / Lettre à Milena, fin mars 1922, *Œuvres Complètes IV*, p. 1112.

13. Kafka, à Hedwig Weiler, 29 août 1907, *Œuvres Complètes III*, trad. Marthe Robert, Claude David et Jean-Pierre Danès, édition Claude David, Paris, Gallimard (Coll. « Bibliothèque de La Pléiade »), 1984, p. 593 / an Hedwig Weiler, in *Briefe 1902-1924*, Frankfurt a.M., Fischer, 1983, p. 40 : « Wie wenig nützt die Begegnung im Brief, es ist wie ein Plätschern am Ufer, zweier durch eine See Getrennter. »

14. Kaufmann, *L'Équivoque épistolaire.*, p. 19.

15. *Ibid.*, p. 24.

16. *Ibid.*, p. 47.

17. Cf. Galili Shahar, Michal Ben-Horin, « Franz Kafka und Max Brod », in Bettina von Jagow, Oliver Jahrhaus (Hrsg.), *Kafka-Handbuch, Leben, Werk, Wirkung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008, p. 85 : « Kafkas Briefe dienen zugleich als Begegnung, als Reflexion und nicht zuletzt als Medium einer Selbstinszenierung. »

18. Rencontré au lycée dès 1899 ; Kafka lui écrit alors qu'il est étudiant à la faculté de droit de Prague ; Oskar Pollak étudia lui la philosophie et l'histoire de l'art et publiera des ouvrages sur l'art baroque avant d'être tué en 1915 sur le front d'Italie.

19. Kafka, à Oskar Pollak, 6 septembre 1903, *Œuvres Complètes III*, p. 565 / an Oskar Pollak, in *Briefe 1902-1924*, p. 17 : « Du wirst nichts tun ohne andere » [...]. « Einsiedelei ist widerlich ».

Mein Liebstes und Härtestes ist nur kühl, trotz der Sonne, und ich weiss, dass zwei fremde Augen alles wärmer und regsamer machen werden, wenn sie darauf schauen [...]. Das ist gottsicher, da geschrieben steht: « Herrlich ist selbständig Gefühl, aber antwortend Gefühl macht wirkender [...] ».

Ich nehme ein Stück von meinem Herzen, packe es sauber in ein paar Bogen beschriebenen Papiers und gebe es Dir²⁰.

Dans les lettres à Oskar Pollak, Felix Weltsch, Oskar Baum ou Max Brod, Kafka transmet ainsi non seulement ses troubles physiologiques, sa terreur du mariage, ses peurs intimes, sa soif de solitude en même temps que son désir des femmes, ses affres et ses succès d'écrivain, mais aussi sa conception de l'écriture, ses découvertes de lectures – Stendhal, Flaubert, Goethe –, sa découverte de la culture yiddish et de ses « frères de sang », Dostoïevski, Flaubert et Kierkegaard²¹.

Dans une lettre de juin 1921 envoyée à Max Brod, Kafka décrit également pour le critiquer l'univers culturel où tous deux vivent. Kafka affirme sa position sur la question de la légitimité de l'utilisation par les écrivains juifs de la langue allemande et Pascale Casanova y voit « une des très rares explicitations-explications ouvertes, détaillées, de son divorce décidé d'avec la langue allemande et du lien qu'il établissait entre l'écriture en allemand, l'esthétique littéraire choisie et le rejet de l'assimilation inculquée²². »

Kafka témoigne aussi dans cette lettre de son admiration pour Kraus dont il vient de lire « l'opérette magique », *Literatur oder man wird da doch seh'n* (*Littérature, ou Vous allez voir*) : « Cela m'a paru toucher extraordinairement juste, toucher au cœur » note Kafka, affirmant que « personne ne sait jargonner comme Kraus²³ » qui « règne vraiment » dans ce « petit monde de la littérature judéo-allemande²⁴ ». Ce passage renvoie à la querelle entre Kraus et Werfel à qui Kraus a reproché sa grandiloquence, sa préciosité et l'enflure de sa rhétorique ; Werfel y a répondu par une attaque directe de Kraus intitulée *Die Metaphysik des Drehs* (la métaphysique de la feinte) et par une pièce de théâtre, *Der Spiegelmensch*, sous-titrée *Une trilogie magique*, où il a mis en scène les thématiques et la vision du monde expressionnistes et attaqué Kraus. La pièce

20. *Ibid.*, p. 19 : « Ce que je préfère et qui se tient le mieux reste froid, malgré le soleil, et je sais que sous le regard d'un autre, tout cela se réchauffera et se réveillera [...]. Cela est sûr, aussi sûr qu'il est écrit : "Un sentiment qui existe pour lui-même est chose merveilleuse, mais un sentiment qui fait écho le rend plus opérant" . [...] Je prends un morceau de mon cœur, je l'enveloppe proprement dans quelques feuilles de papier manuscrit et je te le donne », p. 566.

21. Notons que c'était déjà le cas aussi dans la correspondance avec Felice, où les figures de Goethe et Strindberg, et ses « frères de sang » Grillparzer, Dostoïevski, Kleist et Flaubert sont évoqués (cf. lettre du 2 septembre 1913, *Œuvres Complètes IV*, p. 479) et où Kafka s'exprime également sur ses contemporains, évoquant son admiration jalouse pour Werfel ou son aversion pour le pathos expressionniste d'Else Lasker-Schüler dont il ne peut pas « souffrir ses poèmes » et ne ressent « à les lire que l'ennui de leur inanité et de la répugnance pour tout ce faste artificiel » (lettre à Felice du 12-13 février 1913, *Œuvres Complètes IV*, p. 286).

22. Pascale Casanova, *Kafka en colère*, Paris, Seuil (coll. « Fiction et Cie), 2011, p. 248 sq.

23. Kafka, à Max Brod, juin 1921, *Œuvres III*, p. 1086 / *Briefe 1902-1924*, p. 336 : « (Es) schien mir ausserordentlich treffend, ins Herz treffend zu sein ». « So mauscheln wie Kraus kann niemand. »

24. Kafka, à Max Brod, juin 1921, p. 1085 / *Briefe*, p. 336 : « In dieser kleinen Welt der deutsch-jüdischen Literatur herrscht er wirklich ».

a été montée à Leipzig en 1921, puis au *Burgtheater* de Vienne en 1922 ; Kraus y a répondu par son opérette magique, satire de la pièce de Werfel qu'il n'a même pas encore vue. Il en a donné deux lectures en mars et avril 1921 et remporté un franc succès ; la satire visait non seulement Werfel, mais aussi les expressionnistes, Bahr, Blei, la psychanalyse et le mouvement dada et Scholem et Benjamin s'y seraient étranglés de rire. Or Brod est également la cible de Kraus qui le juge aussi responsable des égarements lyriques de Werfel, ce qui suscite l'hostilité de Brod contre Kraus. Lorsque Kafka déclare dans sa lettre qu'il a ri en lisant Kraus, louant son « esprit magnifique » et sa « vérité incontestable²⁵ », il provoque et irrite Brod ; il attribue le *Witz* de Kraus au *Mauscheln*, à l'usage du jargon que Brod récuse comme langage impur et caricatural, dès lors que ce jargon utilisé par les écrivains juifs allemands combine langage livresque, mimiques et langage par gestes et emprunte au yiddish comme à l'hébreu. Or c'est là un argument des antisémites accusant les Juifs de ne savoir que jargonner et de ne pas parler un allemand classique et pur. C'est dans cette même lettre que Kafka définit la littérature juive allemande comme « littérature de tziganes » qui auraient « volé l'enfant allemand au berceau²⁶ », comme appropriation d'un bien étranger et comme trahison du judaïsme ancestral. Pour les écrivains juifs, qui vivent entre quatre impossibilités, celle « de ne pas écrire », « d'écrire en allemand », d'« écrire autrement » et d'« écrire²⁷ », l'allemand restera toujours une langue étrangère ; dès lors, note Pascale Casanova, le but de Kafka sera d'écrire en allemand sans écrire en allemand. Au-delà du débat entre les deux amis, l'enjeu de la lettre est donc capital : il s'agit ici de la légitimité pour les écrivains juifs de s'emparer de l'idiome allemand, ce qui équivalait pour Kafka à une manière de « quitter le judaïsme », comme le font bien des écrivains juifs germanophones avec l'approbation de leurs pères assimilés et germanisés²⁸. Et au-delà de la problématique linguistique, c'est bien celle de l'assimilation des Juifs occidentaux que soulève ici Kafka, qui, comme les sionistes, la rejette comme un compromis impossible :

Pour lui, les juifs occidentaux n'ont pas de passé car leurs pères se sont assimilés et ont abandonné leurs racines culturelles et religieuses, ainsi que leurs langues (autant le yiddish que l'hébreu). Mais ils n'ont pas davantage de présent ou d'avenir dans une société où s'opposent Allemands et Tchèques et où ils sont à la fois détestés comme Juifs par les deux parties, mais détestés en tant que germanophones par les Tchèques et vus comme des « presque » Allemands par les Allemands²⁹.

25. Kafka, à Max Brod, juin 1921, *Œuvres III*, p. 1086 / *Briefe*, p. 336 : « prachtvoller Witz », « so viel Wahrheit, als es meine schreibende Hand ist. »

26. *Ibid.*, p. 1087 / *Briefe*, p. 338 : « Eine Zigeunerliteratur, die das deutsche Kind aus der Wiege gestohlen [...] hatte ».

27. *Ibid.*, p. 1087 / *Briefe*, p. 338 : « Der Unmöglichkeit, nicht zu schreiben, der Unmöglichkeit, deutsch zu schreiben, der Unmöglichkeit, anders zu schreiben [...], der Unmöglichkeit zu schreiben. »

28. Bernard Lahire, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010, p. 124.

29. *Ibid.*, p. 127.

Dans une lettre du 30 mai 1920 adressée à Milena, Kafka soulignait déjà cette « incertaine situation des Juifs³⁰ » d'Europe centrale victimes de l'antisémitisme ambiant et d'une douloureuse crise identitaire, pris qu'ils sont comme lui entre tentation assimilationniste et adhésion au sionisme, comme il le déplorera encore en novembre 1920 :

Wir kennen doch beide ausgiebig charakteristische Exemplare von Westjuden, ich bin, soviel ich weiss, der westjüdischeste von ihnen, das bedeutet, übertrieben ausgedrückt, dass mir keine ruhige Sekunde geschenkt ist, nichts ist mir geschenkt, alles muss erworben werden, nicht nur die Gegenwart und Zukunft, auch noch die Vergangenheit³¹.

Contre cet assimilationnisme, Kafka, grâce à sa rencontre avec Max Brod et Felice Bauer, aux convictions sionistes fermement ancrées, mais aussi à travers sa découverte du théâtre et de la culture yiddish, en 1911 et ses cours d'hébreu dès 1917, parviendra à raviver son judaïsme engourdi par la redécouverte de la culture populaire, communautaire et authentique des Juifs de l'Est, et ce contre la volonté de son père très hostile aux relations de Kafka avec l'acteur Jizchak Löwy et sa troupe qui incarnent pour lui un judaïsme régressif, tourné vers le passé.

L'épistolaire comme mise en échec de la loi du père et de ses représentants

Si la lettre rassemble les adjuvants, elle vise aussi à exclure les opposants, les responsables de la solitude existentielle, de la culpabilité et de l'inaptitude de Kafka au bonheur simple : « L'épistolaire est fait pour dénoncer l'Autre et ses représentants privilégiés : le père, l'oncle, la famille » ; il constitue une « ligne de fuite par rapport au symbolique³² » :

Écrire pour exclure tout tiers revient aussi à écrire pour mettre en échec l'Autre, pour faire la démonstration que l'Autre ça ne marche pas, que ça n'existe pas et qu'aucune médiation, aucun tiers ne tient le coup³³.

Dans la *Lettre au père*, écrite en 1919, mais jamais remise à son destinataire, on assiste ainsi à une paradoxale interpellation de l'autre, défi lancé à cet autre auquel l'épistolier « écrit pour lui échapper ; il en conteste la loi, ou il le conteste comme lieu de la loi, il refuse de s'en faire le sujet [...]. Là où était

30. Kafka, à Milena, 30 mai 1920, *Œuvres Complètes IV*, p. 902 / An Milena, p. 26 : « Die unsichere Stellung der Juden ».

31. Kafka, an Milena, p. 294 / À Milena, novembre 1920, *Œuvres Complètes IV*, p. 1107 : « Nous connaissons tous les deux à foison des exemplaires typiques de Juifs occidentaux ; de tous je suis, autant que je le sache, le plus typique ; c'est-à-dire, en exagérant, que je n'ai pas une seconde de paix, que rien ne m'est donné, qu'il me faut tout acquérir, non seulement le présent et l'avenir, mais encore le passé ».

32. Kaufmann, *L'Équivoque épistolaire*, p. 71.

33. *Ibid.*, p. 72.

la loi, l'épistolier tente de faire advenir son seul désir³⁴. » On peut voir dans cette lettre une forme d'enquête autobiographique qui poursuit la réflexion que Kafka a initiée dès 1910 dans son journal sur les méfaits de l'éducation ; cette lettre est également nourrie des lectures « politiques » de Kafka. Il a en effet lu et offert à son ami Max Brod les *Mémoires d'une socialiste* de l'écrivaine juive allemande et féministe Lily Braun³⁵, qui y affirme avoir lutté contre la « morale de sa classe » et s'en être dégagée par la lutte politique pour l'émancipation des femmes. Dans son *Journal*, Kafka mentionne également à plusieurs reprises avoir lu les mémoires du « socialiste semi-anarchiste³⁶ » russe Alexandre Ivanovitch Herzen³⁷, nourri de Proudhon et de Bakounine, qui a fait du conflit avec son père la cause de son engagement socialiste et anarchiste. Le sociologue Bernard Lahire souligne d'ailleurs dans la *Lettre au père* les échos aux mémoires du rebelle anarchiste qui dénonce lui aussi comme les armes favorites de son père contre ses fils et ses serviteurs la « moquerie, l'ironie et un profond mépris, froid et caustique³⁸ ». Dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire* (1887) également, Kropotkine, prince russe devenu anarcho-communiste, dénonce le « despotisme des pères » et prône la révolte contre le « joug domestique³⁹ » qui résulte non seulement du despotisme paternel, mais aussi de la soumission de la mère et des enfants. Enfin, Kafka découvrira en mars 1924, peu avant sa mort, l'autobiographie d'Arthur Holitscher, *Histoire de vie d'un rebelle*, où, note Löwy⁴⁰, Holitscher motive son attirance pour le socialisme, puis l'anarchisme par sa volonté de révolte contre ses parents bourgeois qui, comme ceux de Kafka, s'opposaient à sa vocation littéraire. Enfin, Kafka évoque à maintes reprises dans sa correspondance avec Milena et Max Brod sa sympathie pour l'anarchiste freudien Otto Gross, interné dans un hôpital psychiatrique sur ordre de son père en 1913, puis libéré grâce à une campagne de presse des expressionnistes⁴¹.

Otto Gross, qui dénonce dans ses écrits l'autoritarisme patriarcal, a rencontré Kafka en 1917 et lui a proposé ainsi qu'à Werfel de publier une revue intitulée *Feuilles de combat contre la volonté de puissance*, projet évoqué avec enthousiasme par Kafka dans une lettre à Brod de novembre 1917⁴². Gross, y affirme-t-il, lui semble conjuguer révolte personnelle contre la tyrannie paternelle

34. *Ibid.*, p. 55.

35. (1865-1916), cf. Lahire, *Franz Kafka*, p. 400.

36. Michaël Löwy, *Franz Kafka, rêveur insoumis*, Paris, Stock (coll. « Un ordre d'idées »), 2004, p. 42.

37. (1812-1870), cf. Lahire, *F. Kafka*, p. 400-401. Kafka le mentionne pour la première fois dans son *Journal* du 23 décembre 1914 et il est donc très probable qu'il se soit inspiré des mots de Herzen pour analyser le conflit avec son propre père : « Je vois émerger tout l'homme inconscient du livre, résolu, bourreau de soi-même, se dominant et retombant dans ses erreurs » (*Œuvres complètes III*, p. 374).

38. cité par Löwy, *Franz Kafka rêveur*, p.43.

39. Cf. Lahire, *Franz Kafka*, p. 221.

40. Löwy, *Franz Kafka rêveur*, p. 43.

41. *Ibid.*, p. 56.

42. Kafka, à Max Brod, mi-novembre 1917, *Œuvres complètes III*, p. 836 : « S'il y a eu une revue qui m'a paru attirante pendant assez longtemps, [...], ça a été celle du Dr Gross [...]; elle m'a paru naïve de l'ardeur d'un certain engagement personnel. » / *Briefve 1902-1924*, p. 196 : « Wenn mir eine Zeitschrift längere Zeit hindurch verlockend schien [...], so war es die von Dr Gross, deshalb

et résistance anarchiste à toute autorité institutionnelle. Et toute la *Lettre au Père* vise à éclairer l'origine de la peur existentielle si présente dans les lettres de Kafka à Felice et Milena : la figure paternelle écrasante. Écrasante par sa « mise en scène glorieuse et héroïque⁴³ » de lui-même, par sa présence physique d'abord, le contraste entre le corps puissant et massif d'Hermann et le corps chétif de Franz induisant chez son fils un complexe d'infériorité physique et une véritable honte corporelle qui se doublent d'une intériorisation de la loi tyrannique :

In Deinem Lehnstuhl regierst Du die Welt. Deine Meinung war richtig, jede andere war verrückt, überspannt, meschugge, nicht normal. [...] Für mich als Kind war aber alles, was Du mir zuriefst, geradezu Himmelsgebot, ich vergass es nie, es blieb mir das wichtigste Mittel zur Beurteilung der Welt⁴⁴.

L'appétit dévorant, la puissance vocale, le contentement de soi et la supériorité physique d'Hermann Kafka provoquent *a contrario* chez le fils chétif soumis à ce rapport d'autorité et d'humiliation constantes une tendance à l'autodépréciation, à la culpabilité et un sentiment d'étrangeté et « de néant face à l'autorité terrifiante, à la puissance et au réel⁴⁵. » Le processus de transmission de l'héritage paternel est ensuite brouillé par des méthodes d'éducation coercitives et injustes, qui reposent sur la menace, l'humiliation et la tyrannie : « c'est la structure temporelle du pouvoir menaçant qui est objectivée ici par Kafka : la menace qui n'est jamais levée, qui est toujours là, comme une épée de Damoclès, prête à s'abattre⁴⁶ ».

Enfin, à travers cette mise en accusation du père, c'est une fois de plus l'identité problématique du fils qui est exposée, un fils contrarié dans sa vocation littéraire par le matérialisme de son père commerçant ; un fils élevé dans un judaïsme fantômatique et arraché à ses origines pour satisfaire les ambitions assimilationnistes d'Hermann Kafka ; un fils privé de son identité masculine et juive, mais qui va parvenir à échapper à la loi du Père en s'incarnant dans l'écriture et en trouvant dans la langue et le théâtre yiddish et auprès de ses amis sionistes l'accès à la communauté qui lui semblait définitivement interdite⁴⁷.

weil sie mir [...] aus dem Feuer einer gewissen persönlichen Verbundenheit hervorzugehen schienen ».

43. Lahire, *Franz Kafka*, p. 139.

44. Kafka, *Brief an den Vater*, in *Zur Frage der Gesetze und andere Schriften aus dem Nachlass*, Frankfurt a.M., Fischer, 1994, p. 16-17 / *Lettre au père*, p. 838-841 : « De ton fauteuil tu gouvernais le monde. Ton opinion était juste, toute autre était folle, extravagante, *meschugge*, anormale [...]. Pour l'enfant que j'étais, tout ce que tu me criais était positivement un commandement du ciel, je ne l'oubliais jamais, cela restait pour moi le moyen le plus important dont je disposais pour juger le monde. » N.B. : « *meschugge* » : terme yiddish signifiant : « fou, insensé ». Voir aussi F. Bancaud, « De l'éducation corruptrice chez Kafka », *Germanica*, n° 30, 2002 : *Images de la jeunesse dans la littérature allemande du XX^e siècle*. [<https://germanica.revues.org/2152>].

45. Lahire, *Franz Kafka*, p. 157.

46. *Ibid.*, p. 238.

47. Ekkehard W. Haring, *Auf dieses Messers Schneide leben wir... Das Spätwerk Kafkas im Kontext jüdischen Schreibens*, Wien, Braumüller, 2004, p. 134-135 : « Der Brief an den Vater ist die illusionslose Aufbereitung seiner (Kafkas) Situation als Sohn eines jüdischen, aber eben nicht ausreichend jüdischen Vaters, als Dichter westjüdischer Verhältnisse [...]. Der Prozess der Assimilation und seine Folgen sind irreversibel – « [...] Seine ganze Abstammung, Erziehung,

L'épistolaire est une activité de résistance à l'autre ; il faut libérer, reconquérir un territoire sur lequel celui-ci n'aurait enfin plus droit de regard. Avec L. Strauss et Lacan ... on pourrait encore dire que l'épistolaire engage un geste de rupture du symbolique. Il s'en prend au lien social, il est un principe de subversion des conventions réglant ce lien. Correspondre, c'est, beaucoup plus souvent qu'on ne le croit, mettre en échec ce qui fait tenir le lien social⁴⁸.

L'épistolaire comme vecteur de valeurs universelles

Derrière un autre en particulier, c'est toujours l'Autre qui est visé : non pas l'autre à qui je parle, un *alter ego* que je construis à mon image, auquel je peux m'identifier, mais un Autre plus général, différent de moi-même comme de l'autre. Cet Autre, pourrait-on dire, ce sont tous les autres... Un Autre qui atteste, dans son anonymat, de l'existence de la communication, qui témoigne de ce que la parole fonctionne, qui en est le garant⁴⁹.

Au-delà de l'altérité paternelle qui est bien évidemment le premier destinataire de la *Lettre au père*, c'est toute forme d'autorité coercitive que condamne Kafka, et il est frappant de voir comme les lettres des quatre dernières années de la vie de Kafka constituent le médium privilégié de cette critique. Celle-ci vise d'abord les éducateurs, et en premier lieu l'école⁵⁰ que Kafka évoque dans une lettre à Milena datée du 21 juin 1920 comme « objet de terreur, d'épouvante⁵¹ » ; une école dont il abhorre la discipline et où il s'éprouve comme victime de l'autorité abusive et arbitraire de bureaucrates mesquins et sadiques, préposés au bourrage de crâne des écoliers⁵², et qui nourrit chez lui un sentiment de culpabilité, d'illégitimité et une tendance permanente à l'autodépréciation, malgré ses bons résultats scolaires. Cette terreur de l'école est si profondément ancrée en Kafka qu'elle provoque en lui le désir de disparaître tout en tant vivant, pour échapper à l'autorité terrifiante et aux sanctions sadiques du professeur, comme Kafka l'écrit à Milena en 1920 :

C'est là un désir d'enfant, comme j'en avais pendant la leçon de calcul, pendant que je voyais le professeur en haut de sa chaire feuilleter dans son carnet probablement pour y chercher mon nom et que je comparais mon néant de connaissances à cette image de la puissance, de la terreur et du réel, rêvant, de peur, que je pourrais me lever, surnaturel comme un esprit ; comme un esprit glisser devant le professeur [...], traverser, Dieu sait comme, la porte, et me retrouver libre à l'air pur qui n'était pas chargé dans le monde que je connaissais des mêmes tensions que dans la classe⁵³.

körperliche Ausbildung hätte anders geführt werden müssen. [...] Der Vater repräsentiert eine Vaterreligion, deren Fundamente sichtlich erschüttert sind. Eine Erschütterung, die sich in allen Bereichen des Lebens abzeichnet – die sich insbesondere aber als Krise männlicher und jüdischer Identität zu erkennen gibt. »

48. Kaufmann, *L'Équivoque épistolaire*, p. 56.

49. *Ibid.*, p. 55.

50. Kafka est inscrit à l'école communale allemande de 1889 à 1893, puis au lycée allemand de 1893 à 1901.

51. Kafka, Lettre à Milena, 21 juin 1920, p. 938 / *Briefe an Milena*, p. 72 : « Nun war ja die Schule schon an und für sich ein Schrecken. ».

52. Cf. Ernst Pawel, *Franz Kafka ou le cauchemar de la raison*, Paris, Seuil, 1988, p. 48.

53. Kafka, Lettre à Milena de 1920, cité par Lahire, *Franz Kafka*, p. 161-162.

C'est cette terreur de l'autorité et cette culpabilité héritées de l'enfance qui expliquent le sentiment d'inaptitude de Kafka à la vie d'adulte, sentiment qui lui fait écrire à Max Brod en 1921 : « il me semble que j'erre à l'aventure comme un enfant dans les forêts de l'âge mûr⁵⁴. » Nul hasard donc si on trouve dans la biographie de Kafka écrite par Max Brod une condamnation semblable de l'univers familial comme « première matrice de formation de dispositions mentales et comportementales⁵⁵ » placées sous le signe du conflit avec une autorité perçue comme aliénante et du refus de l'héritage paternel en particulier :

Le problème des parents est le premier problème auquel se heurte l'enfant, c'est la première résistance avec laquelle il doit compter ; la discussion qu'il engage là est le modèle de toutes les luttes qu'il devra livrer dans sa vie. L'homme commence son duel avec l'existence et le monde. Première passe : les parents. Puis l'existence délègue d'autres adversaires : les condisciples, les professeurs, les concitoyens, la foule ; le monde insondable des femmes. Rien que des ennemis, du moins des antagonistes, parmi lesquels il est difficile de découvrir des hommes de bonne volonté⁵⁶.

Mais au-delà du retour sur les méfaits de l'éducation qu'il a reçue, l'échange épistolaire permet à Kafka de développer une réflexion bien plus large et universelle sur les méfaits de l'éducation et sur l'aliénation familiale⁵⁷. Dans une lettre envoyée à sa sœur Elli Hermann, Kafka souligne les méfaits d'une éducation aliénante car reposant sur un « amour animal, absurde⁵⁸ » et un rapport d'appropriation des enfants. Il se réfère aux *Voyages de Gulliver*. Selon Swift note Kafka, toute famille représentant essentiellement une « connexion animale, pour ainsi dire un organisme unique, un seul circuit sanguin », elle ne peut pas « sortir de son cercle, elle ne peut pas à elle seule créer un nouvel être humain ; s'y essaie-t-elle par l'éducation familiale, il en résulte une sorte d'inceste spirituel⁵⁹ ». Pour les Lilliputiens, « de tous les êtres humains, les parents sont les derniers à qui on doit confier l'éducation des enfants [...]. Si l'enfant doit devenir un homme, il lui faut le plus vite possible, comme il dit, être soustrait à l'animalité et à ses connexions purement animales⁶⁰ ». C'est pourquoi les enfants du pays de Lilliput sont enlevés dès 20 mois à leurs parents et confiés à des

54. Kafka, Lettre à Max Brod, mi-avril 1921, *Œuvres Complètes III*, p. 1052 / An Max Brod, *Briefe*, p. 313 : « So scheint es mir, dass ich umherirre wie ein Kind in den Wäldern des Mannesalters ».

55. Lahire, *Franz Kafka*, p. 137.

56. Max Brod, *Franz Kafka. Souvenirs et documents*, trad. Hélène Zylberberg, Paris, Gallimard (coll. « Folio »), 1972, p. 50-51 (cité par Lahire, S p. 137-138).

57. Cette critique apparaît dès le *Journal* de 1910, dans six esquisses successives où Kafka adresse un reproche à tous les « corrupteurs » de sa jeunesse.

58. Kafka, Lettre à Elli Herrmann, été 1921, *Œuvres Complètes III*, p. 1100 / *Briefe 1902-1924*, p. 346 : « Die Eltern haben eben für ihre Kinder nur die tierische, sinnlose [...] Liebe. »

59. *Ibid.*, p. 1097 / *Briefe*, p. 343 : « Jede typische Familie stellt zunächst nur einen tierischen Zusammenhang dar, gewissermassen einen einzigen Organismus, einen einzigen Blutkreislauf. Sie kann daher, auf sich allein angewiesen, nicht über sich hinaus, sie kann aus sich allein keinen neuen Menschen schaffen, versucht sie es durch Familienerziehung, ist es eine Art geistiger Blutschande. »

60. *Ibid.*, p. 1096-1097 / *Briefe*, p. 343 : « Eltern darf man am wenigsten unter allen Menschen die Erziehung der Kinder anvertrauen [...]. Das Kind, wenn es Mensch werden soll, (muss) möglichst bald, wie er (Swift) sich ausdrückt, der Tierheit, dem bloss tierischen Zusammenhang entzogen werden. »

éducateurs et des gardiens pour être élevés dans des foyers où ils ne peuvent voir leurs parents que deux fois par an, échappant ainsi à leur domination aliénante pour développer des vertus de citoyens libres et autonomes, conformes aux valeurs des Lumières :

Dans les écoles pour les garçons de noble ou d'éminente naissance, on trouve des maîtres graves et érudits, ainsi que leurs différents assistants. L'habillement et la nourriture des enfants sont simples et ordinaires. Ils sont élevés selon les principes de l'honneur, de la justice, du courage, de la modestie, de la clémence, de la religion, de l'amour pour leur patrie [...] ⁶¹.

Kafka en déduit que toute famille reposant sur l'égoïsme et l'instinct de propriété des parents, « il n'y a pas là la moindre trace d'une éducation véritable, qui consiste à développer dans le calme et un amour désintéressé les qualités d'un être en voie de formation ⁶² » ; seule une éducation hors de la sphère familiale, où l'on ne trouve que « tyrannie et esclavage à tous les degrés ⁶³ » garantira par conséquent aux enfants le développement de leurs aptitudes :

Was ist also zu tun? Nach Swift sind die Kinder den Eltern fortzunehmen, d.h. der Ausgleich, den jenes « Familientier » braucht, soll zunächst provisorisch dadurch erreicht werden, dass man durch Wegnahme der Kinder die endgültige Ausgleichung auf eine Zeit verschiebt, bis die Kinder, von den Eltern unabhängig, an Körper und Geisteskraft ihnen ebenbürtig sind und dann die Zeit für den wirklichen, für den liebenden Ausgleich gekommen ist ⁶⁴.

Kafka conseille donc dans sa lettre à Elli de confier son fils Félix à une institution qui lui garantira une éducation douce et sans contrainte, loin de la « cage des adultes » et de l'« esprit sale, mesquin, tiède, papillotant ⁶⁵ » des milieux juifs pragois aisés ; la libération sera donc triple : non seulement scolaire et familiale, mais aussi culturelle.

Cette réflexion constante sur l'éducation s'inscrit donc dans le cadre de l'anti-autoritarisme néoromantique et libertaire qui imprègne toute l'œuvre de Kafka. Rappelons que dès 1909, il s'est inscrit au parti socialiste, a participé à plusieurs meetings anarchistes et a lu Proudhon, Bakounine et Tolstoï ; dans *Le Disparu*, sa critique du capitalisme et du taylorisme accompagne celle de l'autoritarisme punitif incarné par les figures paternelles du roman, le père de Karl Rossmann et l'oncle Jakob. Dans *Le Verdict*, le jeune Georg Bendemann se soumet à la sanction paternelle qui le condamne à la noyade et il se

61. Jonathan Swift, *Voyage à Lilliput*, trad., préface et notes par Frédéric Ogée, Paris, Livre de Poche (coll. « Libretti »), 2012, p. 102.

62. Kafka an Elli Hermann, *Œuvres Complètes III*, p. 1098 / *Briefe*, p. 344 : « Von wirklicher Erziehung, also dem ruhigen, uneigennützig liebenden Entfalten der Fähigkeiten eines werdenden Menschen oder auch nur dem ruhigen Dulden einer selbständigen Entfaltung ist hier keine Spur. »

63. *Ibid.*, p. 1098 / *Briefe*, p. 346 : « Tyrannie und Sklaverei in allen Abstufungen. »

64. *Ibid.*, p. 1101 / *Briefe*, p. 347 : « Que faire donc? Selon Swift, il faut enlever les enfants aux parents ; autrement dit, l'équilibre dont cet 'animal familial' a besoin est obtenu par le fait qu'en enlevant les enfants à la famille, on diffère l'équilibre définitif jusqu'au moment où les enfants, indépendants des parents, leur sont égaux en forces physiques et spirituelles, et où le temps est venu de réaliser le véritable équilibre, l'équilibre dans l'amour.. »

65. *Ibid.*, p. 1092 / *Briefe*, p. 340 : « diesen kleinen, schmutzigen, lauwarmen, blinzelnden Geist. »

défenestre⁶⁶. *La Colonie pénitentiaire* dénonce également l'autorité de l'ancien et du nouveau commandant, qui incarne la colonisation, mais aussi celle de la machine capitaliste destructrice qui broie les individus. Quant au *Procès* et au *Château*, ils s'attaquent à l'autorité impersonnelle et hiérarchique de la machine bureaucratique et de l'État, dénonçant « l'autoritarisme punitif qui se manifeste par un mécanisme d'accusation, de culpabilisation et d'exécution provenant d'une instance abstraite⁶⁷. »

À la lecture de la correspondance, il s'avère donc que la lettre permette à Kafka non seulement d'engager un dialogue actif avec les femmes aimées, avec ses amis ou ses proches, mais aussi et surtout de poursuivre toute sa vie durant ses interrogations identitaires liées aux méfaits de son éducation, à son statut d'écrivain juif germanophone dans une Prague majoritairement tchèque, à sa distance de plus en plus critique avec la génération des pères assimilés, à sa redécouverte du judaïsme enfoui et à son rapport de fascination-répulsion pour l'autorité patriarcale ou bureaucratique. C'est dans la lettre bien plus que dans le *Journal* ou l'autobiographie que Kafka s'ouvre à autrui et interpelle ses contemporains, mais aussi tout lecteur potentiel sur la difficulté d'exister pleinement comme sujet sans subir le joug d'une loi, fût-elle familiale, culturelle ou politique. C'est dans la lettre qu'il crée cet espace partageable qui lui permet de rompre sa solitude d'homme et d'écrivain pour transmettre à autrui ce qui fait de sa vie un combat perpétuel pour encourager l'être à advenir à lui-même et à préserver en lui le noyau « indestructible » où se niche son ultime liberté : celle de penser de se révolter contre tout ce qui opprime l'homme.

66. Cf. Michaël Müller, « Kafka und sein Vater », in *Kafka-Handbuch*, p. 41 : « In dieser Erzählung kommt eine ganze Reihe von Motiven vor, die auch im *Brief an den Vater* begegnen. So ist zum Beispiel der junge Bendemann unfähig, sich mit Worten gegen seinen Vater zur Wehr zu setzen – er sagt immer das Falsche oder sagt etwas zur unrechten Zeit – und im *Brief* formuliert Kafka den Vorwurf, dass er ‚aufgrund der Unmöglichkeit des ruhigen Verkehrs‘ mit seinem Vater das ‚Reden‘ verlernt habe. »

67. Cf. F. Bancaud, « Le “meurtre d’âme” ou la nostalgie de la jeunesse perdue », in Marc Cluet (dir.), *Le Culte de la jeunesse et de l'enfance en Allemagne 1870-1933*, Rennes, PUR, 2003, p. 249.